

Bernard Dubuis : derrière le « spectacle », les hommes

A la Médiathèque Valais-Martigny, l'exposition « Tours et détours » rassemble quelque 160 photographies en noir et blanc réalisées par Bernard Dubuis, des années 1970 à aujourd'hui. Plus d'un demi-siècle d'images, sans être une rétrospective, mais plutôt une invitation à entrer dans le regard d'un photographe que l'on a beaucoup associé aux grands chantiers valaisans et qui révèle ici ce qui, au fond, a toujours constitué le fil rouge de son travail : les êtres humains, fragments d'une histoire beaucoup plus vaste et du temps qui passe.



**Le photographe
Bernard Dubuis**

Devant l'un des grands tirages de l'exposition, une petite fille paraît minuscule face à la roue immense du tracteur, dont on ne mesurerait peut-être pas véritablement les proportions si l'enfant n'avait précisément tendu le bras jusqu'à en toucher le bord. Bernard Dubuis s'arrête devant la photographie et attire l'attention sur ce geste presque anodin qui, au moment du déclenchement, est venu donner toute sa force à la composition : le bras relie la silhouette de l'enfant à cette masse démesurée et permet, dans le même mouvement, d'en comprendre l'échelle. Sans ce geste, l'image raconterait sans doute autre chose ; avec lui, une scène ordinaire devient cette fraction de seconde où les êtres et l'espace semblent s'être accordés pour former une photographie.

En parcourant avec lui « Tours et détours », présentée à la Médiathèque Valais-Martigny, nous comprenons progressivement que cette attention à l'in-

fime traverse une grande partie de son travail et qu'elle se porte, avant tout, sur les êtres humains. Un regard qui se détourne, une main qui entre dans le cadre, un enfant qui joue au milieu d'une manifestation ou deux attitudes qui se répondent à plusieurs mètres de distance suffisent parfois à retenir son attention. Rien n'a été mis en scène et personne n'a été prié de recommencer son geste, car Bernard Dubuis préfère attendre que les choses se produisent et saisir cet instant

de pratique, bien davantage qu'un résumé de carrière. Les images ne sont pas alignées dans un déroulé chronologique qui viendrait raconter mécaniquement les étapes d'une vie professionnelle ; elles se croisent et parfois se font écho à plusieurs décennies de distance, selon des correspondances visuelles que le photographe n'avait pas nécessairement préméditées au moment du déclenchement. Cette plongée dans son travail s'accompagne également de la publication de *Détours / Seitenblicke*, parue aux éditions Monographic, un ouvrage qui prolonge le regard porté sur plusieurs décennies de photographie sans pour autant constituer le catalogue de l'exposition. Bernard Dubuis tient d'ailleurs à cette distinction : le livre et l'exposition ont été pensés

traverse les années jusqu'à créer, après coup, une continuité presque secrète. Cette manière de construire l'exposition révèle surtout ce qui a toujours été au centre du travail de Bernard Dubuis, même si le public l'a longtemps identifié à d'autres sujets, en particulier les grands chantiers valaisans. Derrière les combats de reines, les fêtes populaires ou les manifestations, le fil conducteur n'a jamais réellement changé, car ce sont les êtres humains et leurs attitudes, qui l'ont toujours captivé. « C'est aller voir ce que font les gens et en ramener des images », résume-t-il avec une simplicité qui correspond assez bien à sa manière de capturer l'instant. Cette attention portée à l'humain s'est imposée très tôt. À la sortie de l'École de photographie de Vevey en 1975, son regard se porte déjà sur le monde des combats de reines, mais ce ne sont pas tant les vaches elles-mêmes que ceux qui les entourent qui l'intéressent. Les éleveurs, leurs gestes, leurs postures, les attentes autour de l'arène et tout ce qui se joue à côté du spectacle deviennent le véritable sujet. « Les combats m'intéressent dans une moindre mesure, ce sont les gens qui me captivent », raconte-t-il, formulant avec franchise ce qui deviendra ensuite une constante. La même logique le suivra lorsqu'il commencera à travailler sur les grands chantiers.



Sienne 1981

très bref où une scène apparemment banale se construit d'elle-même. « Il y a énormément de choses à voir, mais il faut les regarder », explique-t-il devant l'une de ses photographies, donnant presque, au détour de la visite, la clé de lecture de toute l'exposition.

Plus qu'une rétrospective

L'exposition placée sous le commissariat de Maéva Besse offre, à travers plus d'un demi-siècle

comme deux propositions différentes, avec leurs propres choix d'images et leurs propres rapprochements, permettant ainsi d'entrer de deux manières dans un travail construit au fil du temps.

L'humain dans le viseur

Un rideau vu dans une photographie ancienne en rappelle un autre, une silhouette rejoint une scène beaucoup plus récente, un motif ou un geste

Photographier ce qui se passe à côté

Cette préférence pour ce qui se passe légèrement à côté de l'action apparaît de manière particulièrement forte dans les photographies exposées. Devant une image réalisée lors de la fête fédérale de lutte suisse à Sion en 1986, nous nous arrêtons plus longtemps. Un homme, vu de dos, ôtant sa chemise occupe le premier plan tandis qu'un drapeau

lancé se déploie derrière lui et un cor des Alpes traverse au deuxième plan l'image, masquant le pied du lanceur de drapeau et rejoignant la main du lutteur construisant avec son corps et le public une image dont le dynamisme crée la géométrie, et dans laquelle par conséquent les lignes, les matières et les volumes

position et la manière dont le tissu structure la scène continueront à faire tenir la photographie. « La manif en elle-même, on ne le saura pas », constate-t-il, presque pour rappeler que l'image documentaire ne survit pas nécessairement grâce au sujet qui semblait le plus important au moment où elle a été prise.

second mouvement contraste ou lui répond dans l'image : cette étrange chorégraphie évoquant le concept des trois singes de la sagesse. Rien n'est spectaculaire au sens classique du terme, mais ces détails donnent à l'image cette profondeur que le photographe guette précisément dans les marges de l'action. un couple chemine dans les décombres ne voyant probablement plus les dégâts... Le contraste crée une sorte de narration silencieuse, sans qu'aucun personnage ne joue véritablement pour l'appareil. « Ce sont justement ces scènes sans importance apparente qui m'attirent, parce qu'elles contiennent souvent, lorsqu'on leur laisse le temps, une construction beaucoup plus riche qu'il n'y paraît. Il faut cueillir l'instant », dit-il, en évoquant ces moments « qui ne sont rien du tout » et qui, pourtant, deviennent justes dès qu'un geste ou une correspondance visuelle leur donnent sens.

dans une scène avec l'intention de la transformer, ni avec un dispositif technique destiné à recomposer artificiellement la lumière. Sur les chantiers comme ailleurs, il travaille avec ce qui est disponible : « Il n'y a jamais d'éclairage artificiel, il n'y a jamais de flash. Je compose avec la lumière que je trouve. » La contrainte est évidemment plus forte dans les espaces sombres. Devant l'une des photographies exposées, il se souvient ainsi qu'une simple ampoule, située plus loin dans l'étable, constituait l'unique source lumineuse. Il aurait été facile d'ajouter un flash ou un projecteur, mais un tel dispositif aurait modifié les attitudes, interrompu les gestes et imposé au réel une présence trop visible. « Installer des flashes fige les gens », explique-t-il, résumant la raison pour laquelle il préfère se faire oublier et attendre le moment où les éléments se mettent en place d'eux-mêmes. Cette discrétion constitue presque une éthique de travail. « Je travaille très discrètement, je n'agresse pas les gens ». Les personnes photographiées continuent ainsi à évoluer sans que l'appareil devienne le centre de la scène.



Gemonā 1976

semblent avoir trouvé leur place au même instant. « Pour moi, c'est une des meilleures photos que j'ai faites, parce que tout joue... tout se construit harmonieusement », explique-t-il. Ce qui l'intéresse dans ces événements n'est pourtant pas l'image officielle que l'on pourrait en attendre. Il insiste d'ailleurs sur le fait qu'il n'a jamais cherché à être le photographe chargé de produire le portrait du vainqueur, la photo de groupe ou le souvenir institutionnel. Même lorsqu'il avait accès à des espaces privilégiés, il préférerait les coulisses, les ruptures dans l'action... « Je recherche ces instants où les personnages oublient précisément qu'ils peuvent être observés. » Une photographie de manifestation en donne un autre exemple. Le sujet politique de l'événement passe presque à l'arrière-plan, tandis qu'un enfant sous un drapeau palestinien devient le centre véritable de l'image. Des années plus tard, il sera peut-être difficile de savoir exactement quelle revendication avait rassemblé la foule ce jour-là, mais le détail de cet enfant, sa



Martigny 2026

Quand un détail fait toute l'image

Cette manière de regarder traverse toute l'exposition. Lorsque le verdict des Jeux Olympiques est tombé et que Turin a été choisi à la place de Sion, l'image est forte : on voit à l'arrière-plan, un homme pleure tandis qu'un autre vient de déboucher une bouteille de champagne qu'il finira par verser au sol, un autre se tient dans une position improbable, un personnage tourne la tête exactement au moment où un

« Ce sont justement ces scènes sans importance apparente qui m'attirent, parce qu'elles contiennent souvent, lorsqu'on leur laisse le temps, une construction beaucoup plus riche qu'il n'y paraît. Il faut cueillir ces instants qui ne sont rien du tout et qui, pourtant, deviennent justes dès qu'un geste, une attitude ou une correspondance visuelle leur donnent sens. »

Ne pas déranger le réel

Cette fidélité à ce qui existe devant lui détermine également sa manière de photographier. Bernard Dubuis n'arrive pas

Une image pensée au déclenchement

Cette exigence se retrouve ensuite dans le cadrage. Le photographe insiste sur le fait qu'il ne recadre pas ses images après coup, parce que la construction doit être pensée au moment même où la photographie est prise. « L'image doit être faite d'un bloc ». Cette manière de travailler donne à certaines photographies une densité particulière, avec plusieurs plans qui se superposent, des personnages qui occupent des zones très précises du cadre et des lignes qui relient presque imperceptiblement le premier plan et l'arrière-plan. Il faut parfois rester quelques secondes devant une photographie avant de comprendre ce qui s'y joue réellement. Une image réalisée aux 24 Heures du Mans, en 1994, en offre un exemple particulièrement parlant. Au premier plan, un homme filme la course, coiffé d'une casquette sur laquelle est



Genève 1980



Riddes 2018

fixée une petite Jaguar, tandis que, beaucoup plus loin derrière lui, les véritables voitures défilent sur le circuit. Par le jeu de la perspective et la superposition des différents plans, la voiture miniature semble pourtant appartenir à la course et se fond presque parmi celles qui roulent au loin. Ce n'est qu'en prolongeant le regard que l'on comprend le trompe-l'œil et que cette prétendue voiture de course retrouve soudain sa véritable dimension, celle d'un petit objet posé sur la tête d'un spectateur. « Ce sont des petits trucs comme ça », dit-il, comme si l'essentiel de son travail se nichait précisément dans ces détails que beaucoup traversent trop rapidement. « Ce n'est pas immédiat comme vision. Il faut quelquefois regarder un peu plus longtemps. »

Ses photographies exigent ainsi une forme de disponibilité que notre rapport contemporain aux images rend peut-être moins naturelle. Il faut accepter de rester devant elles, de revenir d'un plan à l'autre, de découvrir peu à peu un visage, une main ou une ligne qui ne s'étaient pas imposés immédiatement.

Les marqueurs du temps

Le temps constitue l'un des fils les plus fascinants de l'ex-

position. Au moment où Bernard Dubuis a photographié certaines scènes, une paire de chaussures, une bouteille de Coca-Cola, une publicité, une coupe de cheveux ou un modèle de voiture ne représentaient rien d'autre que des éléments ordinaires du décor. Des décennies plus tard, ces détails deviennent des indices qui permettent de dater une image et de comprendre comment une société s'est transformée. « Les marqueurs d'époque... », sourit-il en s'arrêtant devant plusieurs photographies. Le noir et blanc accentue encore cette ambiguïté temporelle, parce qu'il efface certains repères immédiats et oblige à chercher ailleurs les signes qui permettent de replacer la scène dans une époque. Une photographie peut d'abord sembler presque intemporelle, avant qu'un t-shirt, une publicité ou un objet ne vienne soudain la réinscrire dans les années 1980, 1990 ou dans une période beaucoup plus récente. Cette capacité de la photographie à devenir document sans que le photographe l'ait forcément décidé au moment du déclenchement nourrit chez lui une conscience très forte de la

mémoire. « Il y a des images qu'on ne peut plus faire. Tout ça n'existe plus. » Ce qui paraissait banal au moment où il appuyait sur le déclencheur acquiert, avec le recul, une valeur historique et sociale, parce que l'image conserve non seulement des personnes, mais aussi des façons de tra-

vailler, de s'habiller, de se réunir, de célébrer ou d'occuper l'espace public.

La latence de l'argentine

Son rapport au temps se prolonge jusque dans la technique photographique elle-même, et particulièrement dans l'argentine, auquel il reste profondément attaché sans pour autant opposer de manière dogmatique le film au numérique. Ce qui l'intéresse, c'est la différence de perception qu'impose chaque procédé. Avec le négatif, impossible de vérifier immédiatement si l'image fonctionne ; il faut attendre le développement. Bernard Dubuis parle alors de « latence », ce délai qui modifie complètement la relation à l'image. « Ça me permet aussi de me détacher un peu de ce que je fais », explique-t-il. Cette impossibilité de contrôler instantanément oblige également à photographier autrement. Il faut être attentif à la lumière, à l'exposition, au cadre et à tout ce qui peut survenir dans l'image, car il n'y aura pas forcément la possibilité de vérifier et de recommencer. Il photographie donc peu, beaucoup moins que ne le permet le numérique, et cette économie de déclenchements traduit moins une limitation technique

*Tours et détours. Photographies de Bernard Dubuis, à la Médiathèque Valais-Martigny jusqu'au 27 mars 2027. L'exposition réunit quelque 160 photographies en noir et blanc réalisées des années 1970 à aujourd'hui et s'accompagne de l'ouvrage *Détours / Seitenblicke*, publié aux éditions Monographic.*

• Samedi 17.10.2026 à 14h00

Visite guidée par le photographe Bernard Dubuis.

• Samedi 14.11.2026 à 19h00

Visite guidée par le photographe Bernard Dubuis et la commissaire d'exposition Maéva Besse, dans le cadre de la Nuit des musées.

• Mardi 15.12.2026 à 17h00

Visite guidée par le photographe Bernard Dubuis et la commissaire d'exposition Maéva Besse.

• Mercredi 13.01.2027 à 16h00

Visite guidée par le photographe Bernard Dubuis.

• Mardi 16.02.2027 à 17h30

Visite guidée par le photographe Bernard Dubuis.

• Jeudi 25.03.2027 à 15h00

Finissage avec visite guidée avec le photographe Bernard Dubuis et la commissaire d'exposition Maéva Besse, interprétée en langue des signes française (LSF).

qu'une autre manière de regarder. Le numérique, en permettant de supprimer immédiatement les images jugées inutiles, peut effacer cette trace du cheminement, mais Bernard Dubuis refuse pour autant d'en faire une opposition simpliste. « Ce n'est pas qu'un est mieux que l'autre. C'est deux choses différentes. » Il a lui-même réalisé plusieurs ouvrages en couleur et en numérique, mais lorsqu'il évoque le petit format, le négatif, quelques optiques et cette sobriété qui accompagne sa pratique depuis des décennies, sa relation à l'argentique devient plus intime. « Moi, mon âme, elle est là. »

Des lieux où l'on n'entre pas

La photographie lui a aussi permis d'entrer dans des lieux et des situations qui échappent habituellement au regard, non pour rechercher l'exceptionnel en soi, mais parce que cette

proximité ouvre la possibilité d'observer autrement. Pendant plusieurs semaines, il a ainsi accompagné deux vétérinaires dans leurs activités, jusqu'à pouvoir saisir des gestes et des attitudes qu'un simple portrait posé n'aurait jamais révélés. Dans un autre registre, il se souvient d'avoir assisté à la mise au caveau d'un évêque à la cathédrale de Sion, de nuit, dans une atmosphère qu'il décrit comme presque fantomatique. Ils n'étaient que quelques-uns, dans un espace fermé et silencieux, et cette expérience rappelle à quel point le métier de photographe lui a parfois donné accès à des moments improbables. Là encore, ce ne sont pas tant les circonstances exceptionnelles qui l'intéressent que les gestes humains qui s'y révèlent.

Un fonds « monumental »

Cette accumulation de scènes et de visages explique aussi la

dimension monumentale du fonds déposé à la Médiathèque Valais- Martigny en 2018 qui rassemble aujourd'hui plus d'un demi-million de documents, issus notamment de quelque 30'000 films, auxquels s'ajoutent photographies numériques, tirages de travail, diapositives et tirages d'exposition. Derrière l'ampleur des chiffres, le photographe voit surtout une responsabilité envers tous ceux qu'il a photographiés au fil des décennies : « J'ai à cœur que ces instants et ces visages demeurent quelque part. »

Le fonds déposé à la Médiathèque représente une immense réserve de présences humaines, de gestes et de moments qui, sans la photographie, auraient disparu sans laisser de trace.

Une exposition qui reste ouverte

L'exposition est née de ce dépôt, mais Bernard Dubuis ne voulait pas qu'elle soit conçue unique-

ment comme un regard rétrospectif posé sur une œuvre désormais close. Pendant toute la durée de « Tours et détours », il a prévu d'introduire régulièrement de nouvelles images, réalisées aujourd'hui, comme pour empêcher le parcours de se figer dans le passé. L'une des premières montre la chute des cheminées de la raffinerie de Collombey, le Penseur de Rodin exposé actuellement à la Fondation Pierre Gianadda dans le cadre de l'exposition Rodin selon Rilke et d'autres viendront encore rejoindre l'ensemble au fil des mois. « C'est un stimulant qui est essentiel », reconnaît-il. Au milieu de photographies réalisées parfois plusieurs décennies auparavant, ces images nouvelles rappellent que le regard n'a pas cessé de chercher et que l'archive n'a pas encore refermé son dernier chapitre.

Romy Moret

PUBLICITÉ

Jeu de piste gourmand



Mardi, mercredi, vendredi et samedi (toute l'année)
Informations sur www.martigny.com
+41 27 720 49 49 • info@martigny.com
f @ martignyartcity • #MyMartigny

MARTIGNY
ART CITY

ET SI VOUS PLANTIEZ INDIGÈNE ?

Résistants, adaptés à notre région et précieux pour la biodiversité, ils ont tout pour trouver leur place sur votre terrain.



Vous ne savez pas lesquels choisir ?
En octobre, profitez de conseils personnalisés à la pépinière!

Sur inscription
triageforestiercdf.ch



PÉPINIÈRE DU RHÔNE
Culture de plantes indigènes - Fully